

Une quasi-ascension : suite

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 25

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179893>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un grand nombre de communications scientifiques ont rendu la séance très variée. Nous citerons celle de M. *Ch. Dufour*, de Morges, qui a présenté un travail d'une haute portée sur une nouvelle manière de déterminer la distance des étoiles, fondée uniquement sur les propriétés de la lumière; — celle de M. le Dr *Forel*, de Morges, qui a soumis les résultats de longues et savantes recherches sur les *anodontes*, coquillages du lac Léman; — M. *L. Dufour* a donné la suite de ses recherches sur les variations du climat dans notre pays, telles qu'elles paraissent indiquées par la culture de certains végétaux, de la vigne surtout; — M. *Schnetzler*, de Vevey, a traité quelques questions de physiologie végétale; — M. *Jules Marguet* a présenté des tableaux graphiques représentant les phénomènes météorologiques accomplis depuis le mois de décembre dernier, comparés aux diverses circonstances astronomiques correspondantes; — M. *Leresche* a donné un compte-rendu très détaillé de l'ouvrage: *Flore orientale* de M. Edm. Boissier; — M. *Davall*, forestier à Vevey, a parlé d'apiculture; — M. le Dr *Chavannes*, de l'établissement d'une pêcherie à La Vallée; — M. le Dr *Nicati*, d'un curieux cas de foudre observé à St-Saphorin sur Morges, etc.

Après cinq heures environ d'une séance bien remplie, un dîner a réuni tous les membres à l'hôtel des Alpes. La cordialité et la gaieté n'ont cessé de régner dans cette modeste fête de la science. S. C.

Une quasi-ascension.

II

Peu à peu nous laissâmes derrière nous les derniers sapins, et dès lors, nous ne marchâmes que sur du roc ou des cailloux roulants; il n'était pas encore jour. Tout à coup, Edmond déclara qu'il lui était impossible d'aller plus haut, et nous pria de le laisser se reposer pendant que nous continuerions l'ascension. Cependant il fit encore quelques pas; mais nous nous aperçûmes que notre ami était réellement indisposé ou plutôt malade. Tout son corps tremblait et ses forces avaient disparu; nous ne pensions donc pas l'abandonner ainsi à six ou sept mille pieds de hauteur, au mois d'octobre et à quatre heures du matin. Nous étions très perplexes, car la Dent, que nous commençons à distinguer vaguement, nous paraissait si rapprochée, qu'il nous semblait possible d'y monter en moins de deux heures.

Pendant que nous discutons, le guide avait ramassé un peu de mousse sèche, quelques brindilles de bois et se disposait à faire du feu; en deux sauts j'eus rejoint la région des forêts, et j'apportai un sapin entier sur mes épaules. — Elle est raide celle-là! Ditez-vous. — Pas tant, s'il vous plaît! Un sapin de quinze ou vingt pieds de longueur, sec comme une allumette, ne devait guère peser plus de cinquante ou soixante livres. Bref, bientôt un feu nourri éclaira la montagne; notre malade, enveloppé dans son plaid et couché sur de larges pierres que nous avions eu soin de chauffer, ne tarda pas à s'endormir.

Gustave et moi, nous allumâmes un cigare, après avoir commodément pris place autour du feu. Je me laissai aller à la rêverie. A quoi songeai-je? je ne saurais le dire. Au passé, à l'avenir, au présent peut-être? je ne le sais. Le corps était bien là, mais la fille du logis avait délogé.

C'est bien sur les hauts monts que l'on fait le plus de châteaux en Espagne; c'est là que l'imagination se la donne belle; ce sont des écarts en hauteur et en profondeur auprès desquels les plus hautes sommités et les plus profonds abîmes ne sont que des taupinières et des trous. On s'élançe par de là les nuages, on gravit en pensées des montagnes fantastiques, on se précipite dans des abîmes sans fond, on arrive au centre de la terre, et l'on en ressort par le cratère d'un volcan, à la façon de Jules Verne.

D'autres fois, malgré la chaleur, le froid, la fatigue ou la faim, on se prend à rêver de liberté, d'indépendance absolue, de jours passés au milieu des fleurs balsamiques, en face des glaciers, dans un chalet bien frais, bien propre, bien seulet, auprès d'une jeune compagne à qui l'on répète ces vers du grand poète:

O temps! suspends ton vol; et vous, heures propices,
Suspendez votre cours;
Laissez-nous savourer les rapides délices,
Du plus beau de nos jours.

.
Que tout ce qu'on entend, l'on voit, ou l'on respire,
Tout dise

Le pied heurte contre quelque pierre, vous vous réveillez brusquement, et vous revenez à la triste réalité. C'est alors que le corps peut bien dire en parlant de l'esprit:

L'autre songe à des vers quand je demande à boire.

Eh bien! c'est égal; on a joui un moment, on a oublié pendant quelques minutes, pendant quelques heures peut-être, les soucis de l'existence, les devoirs de la vocation et les besoins du corps. Bien malheureux est celui qui ne sait pas rêver ainsi, qui ne voit dans une course de montagne qu'une tâche, un travail fatigant, une mode à suivre ou un sot orgueil à satisfaire.

Je connais un touriste qui a escaladé le Mont-Blanc, le Mont-Rose, le Weisshorn, et bien d'autres géants, dans le seul but de *marquer* ces noms sur son alpenstock. Admirer la nature, sonder ses secrets, rendre hommage au Créateur qui jette la neige comme par monceaux et répand les frimas comme de la cendre, il n'y songe guère, car dans sa poche se trouve un livre quelconque, un roman le plus souvent, dont il dévore quelques pages une fois arrivé au sommet... quand il n'a pas les doigts gelés.

Un jour, sur le Piz Languard, je vis arriver un jeune Anglais qui, après avoir gravé son nom sur un poteau, et malgré le temps superbe qu'il faisait, repartit immédiatement. Avait-il fait un pari, était-il contrarié de trouver nombreuse compagnie sur cette belle cime, je l'ignore; mais il est probable qu'il voulait seulement pouvoir dire: Mòa ossi, je

avéz ascendé le Petz Linquarte ! Aoooh ! le viou été admirable !

La Dent du Midi se détachait sombre et menaçante sur le ciel étoilé. L'aspect qu'elle présente de la place où nous étions rappelle le Mont Cervin ; mais un Mont Cervin qui me sembla encore plus élevé, plus, svelte et plus gracieux que celui de Zermatt. Elle s'élève dans l'espace d'un jet, sans effort et sans halte. Vue ainsi, de ce point, elle n'est plus reconnaissable ; ce n'est plus une arête, c'est une dent. Là seulement je compris son nom.

Comme je m'étonnais que des dames en eussent fait l'ascension, notre guide nous apprit que la pointe que nous voyions n'avait encore été gravie que deux ou trois fois, entre autres par M. le professeur Rambert, et que les touristes préféraient faire l'ascension de la plus haute cime en partant ordinairement de Champéry, partie de plaisir, qui ne présente aucune difficulté pour les personnes qui ont un peu l'habitude des montagnes.

Peu à peu les premières lueurs du jour commencèrent à blanchir les hautes cimes, l'air devint plus vif ; nous pûmes distinguer d'abord vaguement, puis bientôt distinctement, le Rhône, le chemin de fer, Monthey, Illarsaz, Evionnaz et les autres villages semés dans la vallée. Un rideau de brouillards qui se traînaient péniblement le long des flancs de la montagne ne tarda pas à se déchirer, puis à disparaître, et la plaine du Rhône se montra tout entière à nos yeux. Tout y était parfaitement calme et tranquille. Le cri strident d'un coq et les sons graves et mesurés d'une cloche troublaient seuls ce grand silence et montaient jusqu'à nous. — Il y a toujours un charme secret, un bonheur indéfinissable, accompagné d'une certaine mélancolie à voir, de la hauteur, l'arrivée progressive de cette lumière qui précède et accompagne le lever du soleil. La nuit s'enfuit, elle descend, elle se réfugie au fond des vallées, dans les gorges sombres et dans les noirs abîmes. La lumière vient d'en haut ; les blancs sommets, les cimes altières, les hauts plateaux en jouissent les premiers, semblables à ces âmes fortes, à ces esprits élevés, à ces cœurs droits qui, les premiers, sont éclairés par cette lumière qui vient aussi du ciel... la lumière de la foi.

Nous secouâmes nos membres engourdis et nous reprîmes notre route. La chaîne du Mont-Blanc se montra tout à coup au sud-ouest resplendissante de lumière. Oh ! quel beau spectacle ! nous écriâmes-nous ; « par un soleil levant, que les Alpes sont belles ! » La Dent de Morcles s'illumina à son tour ; mais nous étions dans l'ombre qu'elle projetait, et nous n'apercevions que la croix brillante fixée à son sommet. Au lieu de se diriger vers cette croix, notre guide nous conduisit toujours plus à droite, de telle sorte que nous nous éloignions de notre but ; c'était, disait-il, afin d'arriver à un passage qui nous permettrait de contourner la montagne.

C'est alors que notre ami Gustave, ennuyé probablement des longueurs de la route, commença ces bâillements grandioses que nous eûmes en horreur dès ce jour.

Non, jamais vous n'entendîtes rien de pareil ! Ce

n'était pas un bâillement ordinaire ; c'était un grondement sourd, un beuglement qui n'avait rien d'humain, un cri prolongé qui faisait frémir. Il y eut un moment où, Dieu me pardonne, j'eus la pensée de précipiter l'inférieur bâilleur au fond de l'abîme ; je me bouchais les oreilles, je chantais à tue-tête, et toujours l'impitoyable et féroce rugissement venait me faire tressaillir.

On dit que le bâillement est contagieux, je le crois sans peine et c'est là son moindre défaut ; mais il est de plus fatigant, énervant, dangereux ; il tue le moral et le physique, il porte au suicide. Moi qui suis marcheur intrépide, je me sentis manquer de forces, j'étais brisé ; encore quelques minutes et je devenais fou ! Nous déclarâmes à notre Teuton que s'il ne cessait pas son effroyable musique, nous commencerions un charivari monstre.

Il daigna nous entendre.

Il y avait déjà longtemps que nous suivions les immenses courbes que forme la Dent de Morcles à cette hauteur et nous n'avions pas encore trouvé le passage. Enfin il fut signalé ; il en était temps, car les émotions du matin et l'impitoyable sans-gêne de notre Saxon nous avait fatigué outre mesure. Dès que nous eûmes atteint le col tant désiré, situé sur l'arête qui s'étend de la Dent de Morcles aux monts de Fully, nous nous assîmes sur l'herbe et nous attaquâmes nos vivres ; nous étions sur les dents.

Il était... neuf heures !

Nous avions donc mis sept heures à franchir une distance que l'on peut aisément parcourir en trois heures. Devant nous et à notre gauche, s'étendait un immense désert de pierres.

Quand je dis pierres il faut entendre des blocs de toutes les formes et de toutes les grandeurs ; quelques-uns de ces blocs forment des terrasses, des trottoirs, des parois, des couloirs, des tunnels ; d'autres sont jetés pêle-mêle les uns sur les autres formant un tel dédale, qu'une fois engagé dans ce labyrinthe on en sort difficilement sans se rompre le cou ou sans y laisser sa chaussure. Ces déserts de pierres s'étendent à une assez grande distance, jusqu'aux Diablerets et même au-delà. Il me semble qu'il est peu de contrées des Alpes aussi arides, aussi tourmentées et qui présentent un tel degré de décomposition et de ruine. Peut-être l'impression que j'en ressentis provenait-elle de la disposition d'esprit où je me trouvais alors et du rude chemin par lequel notre guide nous fit passer, je crois que c'est l'un et l'autre ; mais, malgré le soleil superbe qu'il faisait ce jour-là, je ne sus voir dans ce coin des Alpes que les traces d'affreux bouleversements, l'image du chaos et les indices certains d'une prompte disparition des cimes.

(A suivre.)

La Suisse au salon de peinture de 1868, à Paris.

Je viens de parcourir le Salon de cette année, et parmi les trois mille toiles qui sont exposées dans ce vaste bâtiment en pierres que l'on nomme Palais de l'Industrie, je n'ai cherché à voir que les œuvres dûes aux pinceaux des fils de l'Helvétie.

Ils sont vingt-trois, qui ont exposé une vingtaine de tableaux ; et si parmi eux il n'y a pas eu, cette année, de mé-